



Fénelon Œuvres

I

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR JACQUES LE BRUN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

FÉNELON

Œuvres

I

ÉDITION ÉTABLIE PAR JACQUES LE BRUN

nrf

GALLIMARD

DIALOGUES
SUR L'ÉLOQUENCE EN GÉNÉRAL,
ET SUR CELLE DE LA CHAIRE
EN PARTICULIER

DIALOGUE PREMIER

Les personnes A., B., C.

A. Eh bien, monsieur, vous venez donc d'entendre le sermon où vous vouliez me mener tantôt ? Pour moi, je me suis contenté du prédicateur de notre paroisse¹.

B. Je suis charmé du mien; vous avez bien perdu, monsieur, de n'y être pas. J'ai arrêté une place pour ne manquer aucun sermon du Carême². C'est un homme admirable : si vous l'aviez une fois entendu, il vous dégoûterait de tous les autres.

A. Je me garderai donc bien de l'aller entendre, car je ne veux point qu'un prédicateur me dégoûte des autres; au contraire, je cherche un homme qui me donne un tel goût et une telle estime pour la parole de Dieu, que j'en sois plus disposé à l'écouter partout ailleurs. Mais, puisque j'ai tant perdu et que vous êtes plein de ce beau sermon, vous pouvez, monsieur, me dédommager : de grâce, dites-nous quelque chose de ce que vous avez retenu.

B. Je défigurerais ce sermon par mon récit; ce sont cent beautés qui échappent : il faudrait être le prédicateur même pour vous dire³...

A. Mais encore ? Son dessein, ses preuves, sa morale, les principales vérités qui ont fait le corps de son discours ? Ne vous reste-t-il rien dans l'esprit ? Est-ce que vous n'étiez pas attentif ?

B. Pardonnez-moi, jamais je ne l'ai été davantage.

C. Quoi donc, vous voulez vous faire prier ?

B. Non, mais c'est que ce sont des pensées si délicates, et qui dépendent tellement du tour et de la finesse de l'expression, qu'après avoir charmé dans le moment elles ne se retrouvent pas aisément dans la suite. Quand même vous les retrouveriez, dites-les dans d'autres termes, ce n'est plus la même chose, elles perdent leur grâce et leur force.

A. Ce sont donc, monsieur, des beautés bien fragiles; en les voulant toucher on les fait disparaître. J'aimerais bien mieux un discours qui eût plus de corps et moins d'esprit; il ferait une forte impression, on retiendrait mieux les choses. Pourquoi parle-t-on, que pour^a persuader, pour instruire, et pour faire en sorte que l'auditeur retienne ?

C. Vous voilà, monsieur, engagé à parler.

B. Eh bien, disons donc ce que j'ai retenu. Voici le texte : *Cinerem tanquam panem manducabam* (Je mangeais la cendre comme mon pain¹). Peut-on trouver un texte plus ingénieux pour le jour des Cendres ? Il a montré que, selon ce passage, la cendre doit être aujourd'hui la nourriture de nos âmes; puis il a enchâssé dans son avant-propos, le plus agréablement du monde, l'histoire d'Artémise sur les cendres de son époux²; sa chute à son *Ave Maria*³ a été pleine d'art; sa division était heureuse; vous en jugerez. Cette cendre, dit-il, quoiqu'elle soit un signe de pénitence, est un principe de félicité; quoiqu'elle semble nous humilier, elle est une source de gloire; quoiqu'elle représente la mort, elle est un remède qui donne l'immortalité. Il a repris cette division en plusieurs manières, et chaque fois il donnait un nouveau lustre à ses antithèses. Le reste du discours n'était ni moins poli, ni moins brillant; la diction était pure, les pensées nouvelles, les périodes nombreuses; chacune finissait par quelque trait surprenant. Il nous a fait des peintures morales où chacun se trouvait; il a fait une anatomie⁴ des passions du cœur humain, qui égale les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld. Enfin, selon moi, c'était un ouvrage achevé. Mais vous, monsieur, qu'en pensez-vous ?

A. Je crains de vous parler sur ce sermon, et de vous ôter l'estime que vous en avez. On doit respecter la parole de Dieu, profiter de toutes les vérités qu'un

prédicateur a expliquées, et éviter l'esprit de critique, de peur d'affaiblir l'autorité du ministère.

B. Non, monsieur, ne craignez rien, ce n'est point par curiosité que je vous questionne : j'ai besoin d'avoir là-dessus de bonnes idées, je veux m'instruire solidement, non seulement pour mes besoins, mais encore pour ceux d'autrui ; car ma profession m'engage à prêcher. Parlez-moi donc sans réserve, et ne craignez ni de me contredire, ni de me scandaliser.

A. Vous le voulez, il faut vous obéir. Sur votre rapport même, je conclus que c'était un méchant¹ sermon.

B. Comment cela ?

A. Vous l'allez voir. Un sermon où les applications de l'Écriture sont fausses, où une histoire profane est rapportée d'une manière froide et puérile, où l'on voit régner partout une vaine affectation de bel esprit, est-il bon ?

B. Non, sans doute : mais le sermon que je vous rapporte ne me semble point de ce caractère.

A. Attendez, vous conviendrez de ce que je dis. Quand le prédicateur a choisi pour texte ces paroles : *Je mangeais la cendre comme mon pain*, devait-il se contenter de trouver un rapport de mots entre ce texte et la cérémonie d'aujourd'hui ? Ne devait-il pas commencer par entendre le vrai sens de son texte, avant que de l'appliquer au sujet ?

B. Oui, sans doute.

A. Ne fallait-il donc pas reprendre les choses de plus haut, et tâcher d'entrer dans toute la suite du psaume ? N'était-il pas juste d'examiner si l'interprétation dont il s'agissait était contraire au sens véritable, avant que de la donner au peuple comme la parole de Dieu ?

B. Cela est vrai, mais en quoi peut-elle être contraire ?

A. David, ou quel que soit l'auteur du psaume 101², parle de ses malheurs en cet endroit. Il dit que ses ennemis lui insultaient cruellement, le voyant dans la poussière, abattu à leurs pieds, réduit (c'est ici une expression poétique) à se nourrir d'un pain de cendres et d'une eau mêlée de larmes³. Quel rapport des plaintes de David renversé de son trône et persécuté

par son fils Absalon, avec l'humiliation d'un chrétien, qui met¹ des cendres sur le front pour penser à la mort, et pour se détacher des plaisirs du monde ?

N'y avait-il point d'autre texte à prendre dans l'Écriture ? Jésus-Christ, les apôtres, les prophètes, n'ont-ils jamais parlé de la mort et de la cendre du tombeau, à laquelle Dieu réduit notre vanité ? Les Écritures ne sont-elles pas pleines de mille figures touchantes sur cette vérité ? Les paroles mêmes de la Genèse², si propres, si naturelles à cette cérémonie, et choisies par l'Église même, ne seront-elles donc pas dignes du choix d'un prédicateur ? Appréhendera-t-il par une fausse délicatesse de redire souvent un texte que le Saint-Esprit et l'Église ont voulu répéter sans cesse tous les ans ? Pourquoi donc laisser cet endroit et tant d'autres de l'Écriture qui conviennent, pour en chercher un qui ne convient pas ? C'est un goût dépravé, une passion aveugle de dire quelque chose de nouveau.

B. Vous vous échauffez trop, monsieur, il est vrai que ce texte n'est point conforme au sens littéral.

C. Pour moi, je veux savoir si les choses sont vraies avant que de les trouver belles. Mais le reste ?

A. Le reste du sermon est du même génie que le texte. Ne le voyez-vous pas, monsieur ? À quel propos faire l'agréable dans un sujet³ si effrayant, et amuser³ l'auditeur par le récit profane de la douleur d'Artémise, lorsqu'il faudrait tonner et ne donner que des images terribles de la mort ?

B. Je vous entends, vous n'aimez pas les traits d'esprit : mais sans cet agrément que deviendrait l'éloquence ? Voulez-vous réduire tous les prédicateurs à la simplicité des missionnaires⁴ ? Il en faut pour le peuple, mais les honnêtes gens⁵ ont les oreilles plus délicates, et il est nécessaire de s'accommoder à leur goût.

A. Vous me menez ailleurs ; je voulais achever de vous montrer combien ce sermon est mal conçu, il ne me restait qu'à parler de la division, mais je crois que vous comprenez assez vous-même ce qui me l'a fait désapprouver. C'est un homme qui donne trois points pour sujet de tout son discours : quand on divise, il faut diviser simplement, naturellement ; il faut que ce

soit une division qui se trouve toute faite dans le sujet même; une division qui éclaircisse, qui range les matières, qui se retienne aisément, et qui aide à retenir tout le reste; enfin une division qui fasse voir la grandeur du sujet et de ses parties. Tout au contraire, vous voyez ici un homme qui entreprend d'abord de vous éblouir, qui vous débite trois épigrammes, ou trois énigmes, qui les tourne et retourne avec subtilité, vous croyez voir des tours de passe-passe. Est-ce là un air sérieux et grave à vous^a faire espérer quelque chose d'utile et d'important¹ ? Mais revenons à ce que vous disiez; vous demandez si je veux donc bannir l'éloquence de la chaire ?

B. Oui, il me semble que vous allez là.

A. Ha ! voyons, qu'est-ce que l'éloquence ?

B. C'est l'art de bien parler.

A. Cet art n'a-t-il point d'autre but que celui de bien parler ? Les hommes en parlant n'ont-ils point quelque dessein ? Parle-t-on pour parler ?

B. Non, on parle pour plaire et pour persuader.

A. Distinguons, s'il vous plaît, monsieur, soigneusement ces deux choses; on parle pour persuader, cela est constant; on parle aussi pour plaire, cela n'arrive que trop souvent; mais quand on tâche de plaire, on a un autre but plus éloigné, qui est néanmoins le principal; l'homme de bien ne cherche à plaire que pour inspirer la justice et les autres vertus en les rendant aimables; celui qui cherche son intérêt, sa réputation, sa fortune, ne songe à plaire que pour gagner l'inclination et l'estime des gens qui peuvent contenter son avarice ou son ambition; ainsi cela même se réduit encore à une manière de persuasion que l'orateur cherche, il veut plaire pour flatter, et il flatte pour persuader ce qui convient à son intérêt.

B. Enfin vous ne pouvez disconvenir que les hommes ne parlent souvent que pour plaire. Les orateurs païens ont eu ce but; il est aisé de voir dans les discours de Cicéron qu'il travaillait pour sa réputation : qui ne croira la même chose d'Isocrate et de Démosthène ?

Tous les anciens panégyristes songeaient moins à faire admirer leur héros, qu'à se faire admirer eux-mêmes; ils ne cherchaient la gloire d'un prince qu'à

cause de celle qui leur en devait revenir à eux-mêmes pour l'avoir bien loué. De tout temps cette ambition a semblé permise chez les Grecs et chez les Romains : par cette émulation, l'éloquence se perfectionnait, les esprits s'élevaient à de hautes pensées et à de grands sentiments ; par là on voyait fleurir les anciennes républiques : le spectacle que donnait l'éloquence, et le pouvoir qu'elle avait sur les peuples, la rendit admirable¹, et a poli merveilleusement les esprits. Je ne vois pas pourquoi on blâmerait cette émulation, même dans des orateurs chrétiens, pourvu qu'il ne parût dans leurs discours aucune affectation indécente, et qu'ils n'affoiblissent en rien la morale évangélique. Il ne faut point blâmer une chose qui anime les jeunes gens, et qui forme les grands prédicateurs.

A. Voilà bien des choses, monsieur, que vous mettez ensemble ; démêlons-les, s'il vous plaît, et voyons avec ordre ce qu'il en faut conclure. Surtout évitons l'esprit de dispute, examinons cette matière paisiblement, en gens qui ne craignent que l'erreur, et mettons tout l'honneur à nous dédire dès que nous apercevrons que nous nous serons trompés.

B. Je suis dans cette disposition, ou du moins je crois y être, et vous me ferez plaisir de m'avertir si vous voyez que je m'écarte de cette règle.

A. Ne parlons point d'abord des prédicateurs, ils viendront en leur temps^a commençons par les orateurs profanes, dont vous avez ici^b l'exemple. Vous avez mis Démosthène avec Isocrate, en cela vous avez fait tort au premier : le second est un froid orateur qui n'a songé qu'à polir ses pensées et qu'à donner de l'harmonie à ses paroles, il n'a eu qu'une idée basse de l'éloquence, et il l'a presque toute mise dans l'arrangement des mots ; un homme qui a employé selon les uns dix ans, et selon les autres quinze, à ajuster les périodes de son *Panégistique*, qui est un discours sur les besoins de la Grèce : c'était un secours^c bien foible et bien lent pour la république, contre les entreprises du roi de Perse². Démosthène parlait bien autrement contre Philippe. Vous pouvez voir la comparaison que Denys d'Halicarnasse³ fait de ces deux orateurs, et les défauts essentiels qu'il remarque dans Isocrate. On ne voit dans celui-ci que des discours fleuris et effémi-

nés, que des périodes faites avec un travail infini pour amuser l'oreille, pendant que Démosthène émeut, échauffe et entraîne les cœurs; il est trop vivement touché des intérêts de sa patrie pour s'amuser à tous les jeux d'esprit d'Isocrate, c'est un raisonnement serré et pressant, ce sont des sentiments généreux d'une âme qui ne conçoit rien que de grand, c'est un discours qui croît et qui se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles, c'est un enchaînement de figures hardies et touchantes : vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la république dans le fond de son cœur; c'est la nature qui parle elle-même dans les transports^a, l'art est si achevé, qu'il n'y paraît point, rien n'égalait jamais sa rapidité et sa véhémence. N'avez-vous pas vu ce qu'en dit Longin dans son *Traité du sublime* ?

B. Non; n'est-ce pas ce traité que M. B. a traduit¹ ? Est-il beau ?

A. Je ne crains pas de dire qu'il surpasse à mon gré la *Rhétorique* d'Aristote. Cette *Rhétorique*, quoique très belle, a beaucoup de préceptes secs et plus curieux qu'utiles dans la pratique; ainsi elle sert bien plus à faire remarquer les règles de l'art à ceux qui sont déjà éloquents qu'à inspirer l'éloquence et à former de vrais orateurs; mais le *Sublime* de Longin joint aux préceptes beaucoup d'exemples qui les rendent sensibles. Cet auteur traite le sublime d'une manière sublime², comme le traducteur l'a remarqué; il échauffe l'imagination, il élève l'esprit du lecteur, il lui forme le goût, et lui apprend à distinguer judicieusement le bien et le mal dans les orateurs célèbres de l'Antiquité.

B. Quoi, Longin si admirable³, hé ! ne vivait-il pas du temps de l'empereur Aurélien et de Zénobie⁴ ?

A. Oui : vous savez leur histoire.

B. Ce siècle n'était-il pas bien éloigné de la politesse des précédents ? Quoi vous voudriez qu'un auteur de ce temps-là eût le goût meilleur qu'Isocrate ? En vérité je ne puis le croire.

A. J'en ai été surpris moi-même : mais vous n'avez qu'à le lire; quoiqu'il fût d'un siècle fort gâté, il s'était formé sur les anciens, et il ne tient presque rien des défauts de son temps, je dis presque rien, car il faut avouer qu'il s'applique plus à l'admirable qu'à l'utile,

et qu'il ne rapporte guère l'éloquence à la morale; en cela il paraît n'avoir pas les vues solides qu'avaient les anciens Grecs, surtout les philosophes; encore même faut-il lui pardonner un défaut dans lequel Isocrate, quoique d'un meilleur siècle, lui est beaucoup inférieur : surtout ce défaut est excusable dans un traité particulier, où il parle, non de ce qui instruit les hommes, mais de ce qui les frappe, et qui les saisit¹. Je vous parle de cet auteur, parce qu'il vous servira beaucoup à comprendre ce que je veux dire; vous y verrez le portrait admirable qu'il fait de Démosthène, dont il rapporte des endroits très sublimes²; et vous y trouverez aussi ce que je vous ai dit des défauts d'Isocrate. Vous ne sauriez mieux faire, pour connaître ces deux auteurs, si vous ne voulez pas prendre la peine de les connaître par eux-mêmes en lisant leurs ouvrages : laissons donc Isocrate, et revenons à Démosthène et à Cicéron.

B. Vous laissez Isocrate, parce qu'il ne vous convient pas.

A. Parlons donc encore d'Isocrate, puisque vous n'êtes pas persuadé, jugeons de son éloquence par les règles de l'éloquence même, et par le sentiment du plus éloquent écrivain de l'Antiquité, c'est Platon³ : l'en croirez-vous, monsieur ?

B. Je le croirai s'il a raison, je ne jure sur la parole d'aucun maître⁴.

A. Souvenez-vous de cette règle, c'est ce que je demande : pourvu que vous ne vous laissiez point dominer par certains préjugés de notre temps, la raison vous persuadera bientôt; n'en croyez donc ni Isocrate ni Platon, mais jugez de l'un et de l'autre par des principes clairs. Vous ne sauriez disconvenir que le but de l'éloquence ne soit de persuader la vérité et la vertu⁵.

B. Je n'en conviens pas, c'est ce que je vous ai déjà nié.

A. C'est donc ce que je vais vous prouver. L'éloquence, si je ne me trompe, peut être prise en trois manières. 1^o Comme l'art de persuader la vérité, et de rendre les hommes meilleurs. 2^o Comme un art indifférent, dont les méchants se peuvent servir aussi bien que les bons, et qui peut persuader l'erreur, l'injustice,

autant que la justice et la vérité. 3^o Enfin comme un art qui peut servir aux hommes intéressés, à plaire, à s'acquérir de la réputation et à faire fortune. Admettez une de ces trois manières.

B. Je les admetts toutes, qu'en conclurez-vous ?

A. Attendez, la suite vous le montrera ; contentez-vous, pourvu que je ne vous dise rien que de clair, et que je vous mène à mon but. De ces trois manières d'éloquence, vous approuverez sans doute la première.

B. Oui, c'est la meilleure.

A. Et la seconde, qu'en pensez-vous ?

B. Je vous vois venir, vous voulez faire un sophisme. La seconde est blâmable par le mauvais usage que l'orateur y fait de l'éloquence pour persuader l'injustice et l'erreur ; l'éloquence d'un méchant homme est bonne en elle-même, mais la fin à laquelle il la rapporte est pernicieuse. Or nous devons parler des règles de l'éloquence, et non de l'usage qu'il en faut faire ; ne quittons point, s'il vous plaît, ce qui fait notre véritable question.

A. Vous verrez que je ne m'en écarte pas, si vous voulez bien me continuer la grâce de m'écouter. Vous blâmez donc la seconde manière. Et, pour ôter toute équivoque, vous blâmez ce second usage de l'éloquence.

B. Bon, vous parlez juste ; nous voilà pleinement d'accord.

A. Et le troisième usage de l'éloquence, qui est de chercher à plaire par des paroles, pour se faire par là une réputation et une fortune ; qu'en dites-vous ?

B. Vous savez déjà mon sentiment, je n'en ai point changé ; cet usage de l'éloquence me paraît honnête, il excite l'émulation, et perfectionne les esprits.

A. En quel genre doit-on tâcher de perfectionner les esprits ? Si vous aviez à former un État ou une république, en quoi voudriez-vous y perfectionner les esprits ?

B. En tout ce qui pourrait les rendre meilleurs. Je voudrais faire de bons citoyens, pleins de zèle pour le bien public : je voudrais qu'ils sussent en guerre défendre la patrie ; en paix, faire observer les lois, gouverner leurs maisons ; cultiver ou faire cultiver leurs terres ; élever leurs enfants à la vertu, leur inspirer la

religion; s'occuper au commerce selon les besoins du pays; et s'appliquer aux sciences utiles à la vie. Voilà, ce me semble, le but d'un législateur.

A. Vos vues sont très justes et très solides; vous voudriez donc des citoyens ennemis de l'oisiveté; occupés à des choses très sérieuses, et qui tendissent toujours au bien public ?

B. Oui, sans doute ?

A. Et vous retrancheriez tout le reste ?

B. Je le retrancherais.

A. Vous n'admettriez les exercices du corps que pour la santé, et la force ? Je ne parle point de la beauté du corps, parce qu'elle est une suite naturelle de la santé et de la force, pour les corps qui sont bien formés¹.

B. Je n'admettrais que ces exercices-là.

A. Vous retrancheriez donc tous ceux qui ne serviraient qu'à amuser, et qui ne mettraient point l'homme en état de mieux supporter les travaux réglés de la paix, et les fatigues de la guerre ?

B. Oui : je suivrais cette règle.

A. C'est sans doute par le même principe que vous retrancheriez aussi (car vous me l'avez dit) tous les exercices de l'esprit, qui ne serviraient point à rendre l'âme saine, forte, belle, en la rendant vertueuse ?

B. J'en conviens : que s'ensuit-il de là ? Je ne vois pas encore où vous voulez aller, vos détours sont bien longs.

A. C'est que je veux chercher les premiers principes, et ne laisser derrière moi rien de douteux. Répondez, s'il vous plaît.

B. J'avoue qu'on doit à plus forte raison suivre cette règle pour l'âme, l'ayant établie pour le corps.

A. Toutes les sciences et tous les arts qui ne vont qu'au plaisir, à l'amusement et à la curiosité, les souffririez-vous ? Ceux qui n'appartiendraient ni aux devoirs de la vie domestique ni aux devoirs de la vie civile, que deviendraient-ils ?

B. Je les bannirais de ma république.

A. Si donc vous souffriez les mathématiciens, ce serait à cause des mécaniques, de la navigation, de l'arpentage des terres, des supputations qu'il faut faire, des fortifications des places, etc². Voilà leur usage, qui

les autoriserait. Si vous admettiez les médecins, les jurisconsultes, ce serait pour la conservation de la santé, et de la justice. Il en serait de même des autres professions, dont nous sentons le besoin. Mais pour les musiciens¹, que feriez-vous ? Ne seriez-vous pas de l'avis de ces anciens Grecs, qui ne séparaient jamais l'utile de l'agréable ? Eux qui avaient poussé la musique et la poésie jointes ensemble, à une si haute perfection, ils voulaient qu'elles servissent à élever les courages, à inspirer de grands sentiments. C'était par la musique et par la poésie, qu'ils se préparaient aux combats ; ils allaient à la guerre avec des musiciens et des instruments. De là encore les trompettes et les tambours, qui les jetaient dans un enthousiasme et dans une espèce de fureur, qu'ils appelaient divine. C'était par la musique, et par la cadence des vers, qu'ils adoucissaient les peuples féroces. C'était par cette harmonie qu'ils faisaient entrer avec le plaisir, la sagesse dans le fond des cœurs des enfants : on leur faisait chanter les vers d'Homère, pour leur inspirer agréablement le mépris de la mort, des richesses, et des plaisirs qui amollissent l'âme ; l'amour de la gloire, de la liberté et de la patrie. Leurs danses² mêmes avaient un but sérieux à leur mode, et il est certain qu'ils ne dansaient pas pour le seul plaisir. Nous voyons, par l'exemple de David³, que les peuples orientaux regardaient la danse comme un art sérieux, semblable à la musique et à la poésie. Mille instructions étaient mêlées dans leurs fables et dans leurs poèmes ; ainsi, la philosophie la plus grave et la plus austère ne se montrait qu'avec un visage riant. Cela paraît encore par les danses mystérieuses⁴ des prêtres, que les païens avaient mêlées dans leurs cérémonies, pour les fêtes des dieux. Tous ces arts qui consistent ou dans les sons mélodieux, ou dans les mouvements du corps, ou dans les paroles ; en un mot, la musique, la danse, l'éloquence, la poésie, ne furent inventées que pour exprimer les passions, et pour les inspirer en les exprimant. Par là on voulut imprimer de grands sentiments dans l'âme des hommes, et leur faire des peintures vives et touchantes de la beauté de la vertu, et de la difformité du vice. Ainsi tous ces arts, sous l'apparence du plaisir, entraient dans les desseins les

plus sérieux des anciens, pour la morale et pour la religion. La chasse même était l'apprentissage pour la guerre¹. Tous les plaisirs les plus touchants renfermaient quelque leçon de vertu. De cette source vinrent dans la Grèce tant de vertus héroïques, admirées de tous les siècles. Cette première instruction fut altérée, il est vrai, et elle avait en elle-même d'extrêmes défauts. Son défaut essentiel était d'être fondée sur une religion fausse et pernicieuse : en cela les Grecs se trompaient, comme tous les sages du monde, plongés alors dans l'idolâtrie; mais s'ils se trompaient pour le fond de la religion, et pour le choix des maximes, ils ne se trompaient pas pour la manière d'inspirer la religion et la vertu : tout y était sensible, agréable, propre à faire une vive impression.

B. Vous disiez tout à l'heure que cette première institution fut altérée; n'oubliez pas, s'il vous plaît, de nous l'expliquer.

A. Oui, elle fut altérée. La vertu donne la véritable politesse; mais bientôt, si on n'y prend garde, la politesse amollit peu à peu. Les Grecs asiatiques furent les premiers à se corrompre. Les Ioniens² devinrent efféminés. Toute cette côte d'Asie fut un théâtre de volupté³. La Crète, malgré les sages lois de Minos, se corrompit de même : vous savez les vers que cite saint Paul⁴. Corinthe fut fameuse par son luxe et par ses dissolutions. Les Romains, encore grossiers, commencèrent à trouver de quoi amollir leur vertu rustique. Athènes ne fut pas exempte de cette contagion, toute la Grèce en fut infectée. Le plaisir qui ne devait être que le moyen d'insinuer la sagesse, prit la place de la sagesse même. Les philosophes réclamèrent. Socrate s'éleva, et montra à ses citoyens égarés que le plaisir, dans lequel ils s'arrêtaient, ne devait être que le chemin de la vertu. Platon son disciple, qui n'a pas eu honte de composer ses écrits des discours de son maître, retranche de sa république tous les tons de la musique, tous les mouvements de la tragédie, tous les récits des poèmes, et les endroits d'Homère même qui ne vont pas à inspirer l'amour des bonnes lois. Voilà le jugement que firent Socrate et Platon, sur les poètes et sur les musiciens; n'êtes-vous pas de leur avis ?

B. J'entre tout à fait dans leur sentiment, il ne faut

rien d'inutile. Puisqu'on peut mettre le plaisir dans les choses solides, il ne le faut point chercher ailleurs. Si quelque chose peut faciliter la vertu, c'est de la mettre d'accord avec le plaisir : au contraire, quand on les sépare, on tente violemment les hommes d'abandonner la vertu ; d'ailleurs tout ce qui plaît sans instruire amuse et amollit. Eh bien ! ne trouvez-vous pas que je suis devenu philosophe en vous écoutant ? Mais allons jusqu'au bout ; car nous ne sommes pas encore d'accord.

A. Nous le serons bientôt, monsieur, puisque vous êtes si philosophe ; permettez-moi de vous faire encore une question. Voilà les musiciens et les poètes, assujettis à n'inspirer que la vertu ; voilà les citoyens de votre république exclus des spectacles où le plaisir serait sans instruction. Mais que ferez-vous des devins ?

B. Ce sont des imposteurs, il faut les chasser.

A. Mais ils ne font point de mal. Vous croyez bien qu'ils ne sont pas sorciers ; ainsi ce n'est pas l'art diabolique, que vous craignez en eux.

B. Non, je n'ai garde de le craindre, car je n'ajoute aucune foi à tous leurs contes ; mais ils font un assez grand mal d'amuser le public. Je ne souffre point dans ma république des gens oisifs, qui amusent les autres, et qui n'aient point d'autre métier que celui de parler¹.

A. Mais ils gagnent leurs vies par là ; ils amassent de l'argent pour eux et pour leurs familles.

B. N'importe, qu'ils prennent d'autres métiers pour vivre ; non seulement il faut gagner sa vie, mais il la faut gagner par des occupations utiles au public. Je dis la même chose de tous ces misérables qui amusent les passants par leurs discours, et par leurs chansons ; quand ils ne mentiraient jamais, quand ils ne diraient rien de déshonnête, il faudrait les chasser ; l'inutilité seule suffit pour les rendre coupables : la police devrait les assujettir à prendre quelque métier réglé.

A. Mais ceux qui représentent des tragédies, les souffrirez-vous ? Je suppose qu'il n'y ait ni amour profane, ni immodestie mêlée dans ces tragédies ; de plus, je ne parle pas ici en chrétien, répondez-moi seulement en législateur et en philosophe.

B. Si ces tragédies n'ont pas pour but d'instruire en donnant du plaisir, je les condamnerais.

A. Bon; en cela vous êtes précisément de l'avis de Platon¹, qui veut qu'on ne laisse point introduire dans sa république des poèmes et des tragédies qui n'auront pas été examinés par les gardes des lois, afin que le peuple ne voie et n'entende jamais rien qui ne serve à autoriser les lois, et à inspirer la vertu. En cela vous suivez l'esprit des auteurs anciens², qui voulaient que la tragédie roulât sur deux passions, savoir, la terreur que doivent donner les suites funestes du vice, et la compassion qu'inspire la vertu persécutée et patiente. C'est l'idée qu'Euripide et Sophocle ont exécutée.

B. Vous me faites souvenir que j'ai lu cette dernière règle dans l'*Art poétique* de M.***³.

A. Vous avez raison : c'est un homme qui connaît bien, non seulement le fond de la poésie, mais encore le but solide auquel la philosophie, supérieure à tous les arts, doit conduire le poète.

B. Mais enfin, où me menez-vous donc ?

A. Je ne vous mène plus; vous allez tout seul : vous voilà arrivé heureusement au terme. Ne m'avez-vous pas dit que vous ne souffrez point dans votre république des gens oisifs, qui amusent les autres, et qui n'ont point d'autre métier que celui de parler ? N'est-ce pas sur ce principe que vous chassez tous ceux qui représentent des tragédies, si l'instruction n'est mêlée au plaisir ? Sera-t-il permis de faire en prose ce qui ne le sera pas en vers ? Après cette sévérité, comment pourriez-vous faire grâce aux déclamateurs, qui ne parlent que pour montrer leur bel esprit ?

B. Mais les déclamateurs, dont nous parlons, ont deux desseins qui sont louables.

A. Expliquez-les.

B. Le premier est de travailler pour eux-mêmes; par là ils se procurent des établissements honnêtes. L'éloquence produit la réputation, et la réputation attire la fortune, dont ils ont besoin.

A. Vous avez déjà répondu vous-même à votre objection. Ne disiez-vous pas qu'il faut non seulement gagner sa vie, mais la gagner par des occupations utiles au public ? Celui qui représenterait des tragédies sans y mêler l'instruction gagnerait sa vie; cette raison ne

RÉPONSE À L'ÉCRIT INTITULÉ RELATION SUR LE QUIÉTISME

<i>Notice</i>	1607
<i>Bibliographie</i>	1609
<i>Notes et variantes</i>	1610

APPENDICE : De l'éducation des filles

<i>Notice</i>	1623
<i>Notes</i>	1623

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

DIALOGUES SUR L'ÉLOQUENCE EN GÉNÉRAL
ET SUR CELLE DE LA CHAIRE
EN PARTICULIER

DE L'ÉDUCATION DES FILLES

FABLES ET OPUSCULES PÉDAGOGIQUES

DIALOGUES DES MORTS COMPOSÉS
POUR L'ÉDUCATION D'UN PRINCE

MÉMOIRE CONCERNANT
LA COUR DE ROME

DISCOURS PRONONCÉ
DANS L'ACADÉMIE FRANÇAISE
LE MARDI TRENTE-UNIÈME MARS MDCLXXXIII

LETTRE À LOUIS XIV

ŒUVRES SPIRITUELLES

- I. Lettres et opuscules spirituels
- II. Fragments spirituels
- III. Exhortations, entretiens, sermons

PROJET DE COMMUNAUTÉ
SELON MES IDÉES

EXPLICATION DES MAXIMES DES SAINTS
SUR LA VIE INTÉRIEURE

RÉPONSE DE MONSIEUR
L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI
À LA RELATION SUR LE QUIÉTISME

Appendice

DE L'ÉDUCATION DES FILLES
(Première version)

*Introduction, chronologie, bibliographie,
notices, notes et variantes
par Jacques Le Brun*